
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 20/1 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.1.58148

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

das Itinerar des Papstes auf den 15. November 1122 oder 1124 zu datieren, wird von M. (weil Ricuin 1122 noch lebte) auf 1124 gesetzt. Deshalb mußte dieser im November 1124 bereits tot sein. Im April 1124 wird Ricuin in einer päpstlichen Bulle nicht mehr namentlich (wie mehrere andere Bischöfe) aufgeführt, sondern nur ein Tullensi episcopus genannt. M. setzt Ricuins Tod deshalb auf den Zeitraum zwischen dem 31. Januar und dem 14. April 1124. Von mehreren überlieferten Tagesdaten hält er den 7. Februar, belegt durch die Obituare von St-Mansuy in Toul und von St-Vanne in Verdun, für das wahrscheinlichste.

Die hier gesammelten Aufsätze mündeten 1935 in das Hauptwerk M.s, seine Monographie »Recherches sur les pompes funèbres des ducs de Lorraine«.

Der zweite Abschnitt mit zumeist jüngeren Arbeiten ist mit »Pompes et sépultures« überschrieben. M., der 1932 mit einer Arbeit über die mittelalterliche Geschichte von Neufchâteau promovierte und seit 1941 den Lehrstuhl für »Bibliographie et Archives de l'Histoire de France« innehatte, stellt auch hier verstreutes Material vor, das Aufschlüsse über Todesdaten und Bestattungen (La date de la mort et le lieu de sépulture du duc de Lorraine Ferry II [1928], 97–110; Le trépas et les funérailles de René II, duc de Lorraine [1931], 133–147) sowie zerstörte Grabmäler (Le tombeau de Charles le Téméraire à Nancy [1968], 111–131; Le tombeau de la duchesse de Lorraine Philippe de Gueldre à l'église des Clarisses de Pont-à-Mousson [1976], 149–162; Contrats passés pour la gravure et l'impression des planches de la Pompe funèbre de Charles III, duc de Lorraine [1951], 163–171) geben kann.

Neben den schriftlichen sind es hier vor allem Bildquellen, die der Archivar aufspürt und zum Sprechen bringt. Frappierend die Ähnlichkeit des zerstörten (ersten) Grabmals Karls des Kühnen, eines reichgeschmückten Nischengrabes, das ihm ausgerechnet René II. in Nancy errichten ließ, mit einem Kupferstich des Großwappens des Herzogs, angefertigt von einem Brügger Meister. Trotz einiger Unterschiede (so fehlt auf den erhaltenen Skizzen und Beschreibungen des Grabmals jeder Hinweis auf den Orden vom Goldenen Vlies) nimmt M. einen Einfluß des Kupferstichs auf die Gestaltung des Grabmals an, umsomehr, als dessen Hersteller, Jean Crocq, ebenfalls aus Flandern stammte. In der Beherrschung von bildlichen ebenso wie schriftlichen Quellen liegt die Stärke dieser Aufsätze, in denen M. nicht nur die Notwendigkeit der systematischen Edition von Nekrologien nachwies, sondern auch Interdisziplinarität (ein heute so vielbeschworener Begriff) im besten Sinne exerzierte.

Eingeleitet wird der Band durch ein Vorwort Jean Leclants und eine Würdigung M.s durch Jean-Loup Lemaître, erschlossen ist er durch einen Orts- und einen Personenindex. Sein Verdienst besteht in erster Linie darin, die weit verstreuten und z.T. schwer zugänglichen Arbeiten des Verfassers zum Thema zusammenzustellen und gemeinsam zu präsentieren. Die Heterogenität des Buches, entstehend aus dem langen Entstehungszeitraum, aus den verschiedenen Textgattungen und der thematisch unterschiedlichen Materie, verhindert naturgemäß ein Werk aus einem Guß. Leicht zu lesen ist der Band nicht. Eine Geschichte des Todes in Lothringen, wie der Titel andeutet, ist es ebenfalls nicht. Dennoch gibt es im Augenblick nichts Besseres zum Thema.

Klaus KRÜGER, Kiel

Heinrich BÜTTNER, Geschichte des Elsaß I. Politische Geschichte des Landes von der Landnahmezeit bis zum Tode Ottos III. und Ausgewählte Beiträge zur Geschichte des Elsaß im Früh- und Hochmittelalter, hg. von Traute ENDEMANN, Sigmaringen (Thorbecke) 1991, 378 p.

Irremplaçable et irremplacée l'»Histoire de l'Alsace« d'H.B., parue en 1939, n'a pas eu un tirage suffisant pour être à la disposition de tous les chercheurs et les travaux ultérieurs de l'auteur, connaisseur parfait de l'Alsace, pour l'avoir parcourue dans ses archives et ses sentiers, se trouvent dispersés dans de nombreuses revues. H.B. lui-même, avant sa mort

survenue en 1970, travaillait à une nouvelle édition de son œuvre. Traute Endemann, en disciple enthousiaste, a voulu mener à bien l'entreprise qui consistait, avant tout, à offrir à un plus large public un travail resté à maints égards unique. Pour ce faire, elle propose dans le présent volume, une bibliographie complète d'H.B. (p. 15–24), la réédition de l'« Histoire de l'Alsace » de 1939 (p. 29–182), un choix de 10 articles (p. 185–338) avec 2 cartes, enfin une bibliographie des travaux ultérieurs réalisés par d'autres historiens (p. 341–351) constituant des points de controverse ou des compléments à l'œuvre rééditée. Au simple index des toponymes de l'édition de 1939, T.E. ajoute les anthroponymes (formes allemande et latine).

Cet énorme travail, en dépit de quelques coquilles (p. 32 I pour X^e siècle, p. 72 St Marx pour Marc etc) se trouve parfaitement justifié par l'intérêt toujours actuel de l'œuvre d'H.B. mais, en ce qui concerne la partie édition critique et complémentaire, se révèle inutilisable. Quel public vise cette réédition? Les bibliophiles? Les amateurs d'Alsatiens? S'il s'agit des historiens, on ne comprend pas, alors, le parti-pris d'accès bibliographique par ordre chronologique des parutions. Le chercheur mène son enquête soit par thème, soit par secteur géographique soit, tout simplement, par ordre alphabétique pour les autres auteurs. Les cartes, également, auraient pu bénéficier des progrès de la cartographie moderne pour être plus « parlantes » ou plus attrayantes.

Restent, et c'est peut-être l'essentiel, l'œuvre et le génie novateur pour son époque, d'H.B. Son travail d'historien de la région (*Landesgeschichte* qui ne peut, dans son cas, se traduire par histoire régionaliste) repose à la fois sur une connaissance parfaite des documents édités ou non (il a été archiviste de Berlin avant de venir professer à Freiburg i.B. en 1935), et sur une démarche de géographie physique et humaine de ce pays entre Lorraine, Bourgogne, aux marges du Saint Empire Romain Germanique, sans unité réelle ni véritables frontières, pas même le Rhin ou les Vosges, une simple colonne vertébrale que constituent les axes de circulation. Ni unité géographique, ni unité politique: l'Alsace n'a jamais représenté un centre de gravité pour les Francs ou l'Empire. Quand les pouvoirs étaient forts, ils se développaient hors d'Alsace mais y gardaient quelque efficacité: l'histoire régionale, selon H.B. qui la fonde méthodologiquement, ne doit pas utiliser l'histoire globale (les Carolingiens, le Saint Empire Romain Germanique) comme une commode toile de fond mais comme une dynamique aux effets démultipliés localement.

L'« Histoire de l'Alsace » commence à son intégration à l'Empire romain par la victoire de César sur Arioviste et s'arrête à la fin du X^e siècle, dans le cadre de son appartenance au SERG et l'intérêt renouvelé des Otton pour l'Oberrhein. H.B. limite donc son enquête aux périodes les moins explorées et les plus confuses puisque les siècles ultérieurs des Saliens et des Staufens, les XI^e–XIII^e siècles, représentent traditionnellement les périodes les plus brillantes de l'histoire d'Alsace.

Le premier chapitre consacré aux Romains et aux Alamans montre le caractère relatif de la domination romaine dont les effets s'estompent au milieu du V^e siècle. L'auteur a surtout travaillé avec les données toponymiques (-ingen, -heim), les documents peu nombreux et ses conclusions géographiques: le génie de César d'avoir relié la Baltique et Lyon. Il est certain que les fouilles archéologiques – dont il avouait se tenir à distance – renouvellent actuellement le sujet (l'importance considérable de Horbourg ou de Wittelsheim par exemple). La bibliographie critique pour ce chapitre (p. 344–345) ne comporte aucun titre récent de recherches archéologiques. Gallo-romains et Francs donnent à l'Alsace une de ses caractéristiques: une très grande densité de l'habitat, fixé par le vignoble et la richesse des terres de culture. En dépit de la victoire en 496 de Clovis contre les Alamans, présentée comme essentielle par H.B., l'Alsace demeure plus ou moins coupée des autres régions alémaniques et franques et se constitue en une certaine indépendance, grâce à la paix retrouvée après deux siècles d'agitation.

Le deuxième chapitre introduit le rôle fondamental aux VI^e et VII^e siècles de la porte de Bourgogne. En 534 les Francs soumettent le Royaume de Bourgogne et s'emparent rapidement de la Souabe jusqu'aux Préalpes. Dans ce contexte, l'Alsace ne joue pas de rôle important

mais se trouve dans l'orbite du système politique et religieux de la Lorraine et de la Bourgogne: évêchés et monastères deviennent les instruments de la politique franque: Luxeuil puis Remiremont sur l'axe essentiel Metz-Bourgogne, col du Grand Saint Bernard-Italie. C'est l'influence déterminante de Luxeuil qui explique la prépondérance de l'axe nord-sud pour l'Alsace au détriment des relations ouest-est.

Le duché mérovingien du VII^e siècle (troisième chapitre) redonne une force politique à la région alsacienne, même si les rares documents d'avant 722 suscitent chez l'auteur une grande prudence d'interprétation puisque beaucoup sont des faux. En raison des vains efforts de la famille des Etichonides (de Eticho, deuxième duc à partir de 675 et non 673 p. 75) vers le Jura ou la Bourgogne, l'Alsace bénéficie d'une sorte de concentration des forces du pouvoir par ses »relais«: abbayes d'Hohenburg et Ebersheimmünster, Saint-Stephan à Strasbourg et surtout la fondation en 728 de Murbach, puissante abbaye quasiment indépendante de l'évêque de Strasbourg et largement possessionnée jusqu'au Jura. À ces établissements ecclésiastiques s'ajoute la constitution d'un fisc solide, compact et prospère (cf. Colmar) dès le début du VIII^e siècle. L'Alsace offre alors une certaine unité administrative avec ses trois composantes: le roi mérovingien, l'évêque et le duc.

L'intérêt des Carolingiens pour l'Alsace (chapitre quatrième) s'exprime par leur volonté de combattre les Alamans. Une organisation plus proche se traduit par la scission d'abord ecclésiastique de la région entre le diocèse de Strasbourg et celui de Bâle, puis administrative entre les deux comtés. Mais les souverains font passer leur politique surtout par l'implantation et la »direction« systématique des monastères sous couvert de l'abbatit laïc (Charlemagne pour Murbach), la multiplication des privilèges, des donations et l'épanouissement des écoles. En terre alsacienne s'implantent les grandes abbayes de Saint-Denis, Fulda, Lorsch etc. Même s'ils résidaient volontiers dans leurs palais de Brumath et de Sélestat, les derniers Carolingiens se sont, de fait, plus tournés vers le Niederrhein. Au fameux partage de Verdun en 843, l'importance des cols alpins a joué, selon H.B., un rôle décisif. L'Alsace attribuée à Lothaire alors que la rive droite revenait à Louis le Germanique a rejoint au traité de Meerssen en 870 l'orbite germanique: région convoitée, certes, mais restée dans l'ombre au IX^e siècle, en raison du grand rayonnement de la Lorraine.

Le X^e siècle (dernier chapitre) constitue une période essentielle pour la formation de l'Alsace: sans maître véritable, intégrée à l'Empire comme région intérieure (Binnenland puisque la Lorraine formait marche), dans l'orbite des ducs de Souabe, avec leur capitale Strasbourg, aux avant-postes vis-à-vis de la Bourgogne avec laquelle Otton, dès 936, entretient d'étroites relations. Il accueille à sa cour le jeune Konrad à la mort de son père Rodolphe de Bourgogne. Période profondément agitée par les incursions (limitées d'après H.B.) des Hongrois et les révoltes des grands, le X^e siècle dans sa seconde moitié voit se fixer en Alsace, les Empereurs en tant que propriétaires fonciers et donc dispensateurs de biens pour s'attacher une clientèle de fidèles. La dépossession en 952 du comte Guntram, au motif de haute trahison, permet à l'Empereur de reprendre tous ses biens ce qui lui procure un double avantage: en faire profiter, entre autres bénéficiaires, la maison de Bourgogne et surtout tenir les points forts sur les routes nord-sud de part et d'autre du Rhin. La position des empereurs en Alsace continue à être confortée par l'allégeance des abbayes. L'Alsace devient peu à peu »Reichsland« mais ne le reste que grâce à l'étau que constitue la Bourgogne et la fidélité soigneusement entretenue des évêques de Strasbourg, dotés de privilèges essentiels pour le développement de la ville. La personnalité d'Erkambold (965-991) à la tête du diocèse est campée magistralement par H.B. comme une des grandes figures du X^e siècle.

C'est la minorité d'Otton III qui a amené le duc de Souabe Konrad, en 983, à prendre le titre, pour la première fois de »dux Alamannorum et Alsaciorum«. La fondation de Selz par l'impératrice Adelaïde, qui stimule ainsi le »frémissement« des grands défrichements, manifeste la protection impériale et pontificale, autre étape essentielle pour l'histoire d'Alsace selon H.B. Les Otton occupent donc, malgré quelques éclipses, une position forte tant sur la rive

droite que sur la gauche, pour longtemps liée. Ce dernier chapitre fait particulièrement regretter la présentation de la bibliographie critique dont on ne devine pas la portée. Thomas Zotz, en effet, a renouvelé par ses travaux sur la ministérialité par exemple, (cités mais non soulignés), l'approche de ce X^e siècle.

Après l'œuvre maîtresse, ont été choisis judicieusement 10 articles essentiellement centrés sur l'importance et le rôle des grands monastères: Hohenburg, Andlau, sur la position des évêques ou des souverains pontifes, enfin sur les relations avec les régions voisines – Saint-Blaise en Souabe, la Lorraine, Moutier-Grandval en Bourgogne, dans une tranche chronologique plus large. Ces articles, enrichis de larges extraits de documents, permettent d'apprécier l'évolution de la recherche d'H.B. puisqu'il cite les controverses, les hypothèses ou les nouveautés archivistiques.

Il serait sans doute injuste de ne pas rendre hommage à la vaste entreprise de T.E. qui a le mérite d'avoir mené à bien cette réédition permettant une plus large diffusion de cet ouvrage essentiel. Mais la publication relève plus de l'historiographie que de l'édition critique.

Odile KAMMERER, Colmar

Carlrichard BRÜHL, Deutschland – Frankreich. Die Geburt zweier Völker, Köln–Wien (Böhlau) 1990, XCV-843 p., 16 planches.

Un gros volume, abondamment annoté, pourvu d'une imposante bibliographie: tel se présente le livre où M. Brühl entend reprendre l'histoire du royaume des Francs à la mort de Louis le Pieux pour la mener jusqu'au moment où royaume de France et royaume d'Allemagne poursuivent désormais des vies indépendantes. Et d'emblée, se pose la question de la date à laquelle a disparu toute trace de l'ancienne unité du *regnum Francorum*. On a proposé celles de 843, 880, 911, 987, et bien d'autres; aucune n'emporte la conviction. Certes les partages carolingiens ont décidé de l'existence de royaumes distincts, mais au sein d'un ensemble qui restait unique. Et, passé la fin du 9^e siècle, l'institution du partage successoral tend à disparaître.

En 843, un royaume avait été constitué pour l'empereur Lothaire, dont la lignée finit par s'éteindre. Des dynastes apparentés à la famille carolingienne ont cherché à le reconstituer à leur profit; en définitive les Rodolphiens ont dû se contenter d'un maigre royaume de Bourgogne, plus tard agrandi de la Provence, mais en acceptant l'hégémonie des rois francs de l'Est. La Lorraine, autrement dit la partie septentrionale du royaume de Lothaire, a été tiraillée entre les deux royaumes de Francie orientale et occidentale; mais ce sont les grandes familles qui optaient tantôt pour une obédience, tantôt pour une autre, qui ont fini par y acquérir l'autorité attachée au titre ducal, ici aussi sous la souveraineté du roi de l'Est. Et ce dernier a même récupéré le royaume d'Italie qui, avec les Spolète, avait un moment paru se donner un destin particulier.

Entre les deux trônes de l'Est et de l'Ouest, toutefois, il n'a pas existé un lien de subordination comparable. A tel moment, le roi de Francie occidentale paraît reconnaître la suprématie de son voisin de l'Est; à d'autres, la relation s'inverse. Mais un mot domine l'histoire des rapports entre les deux rois: celui d'*amicitia* – une «amitié» renouvelée à la faveur de rencontres qui, de façon significative, interviennent «en marche» (en particulier à Ivois, lieu de nombreuses rencontres) –; il est permis d'y voir le prolongement de l'ancienne *fraternitas*.

Cette perspective a amené M. Brühl à suivre dans le détail les destinées de l'ancien *regnum Francorum*, en insistant tout particulièrement sur sa partie orientale. Il nous conduit de l'Italie du sud aux confins slaves et hongrois, définissant la politique des souverains, leurs difficultés à se faire accepter, recherchant les continuités, débrouillant l'écheveau des liens de parenté. Il critique les témoignages des historiens, décelant chez tel d'entre eux (un Widukind, un Richer) un substrat idéologique qu'il récuse. Il attache une importance toute particulière aux données